



2

Catherine Umbdenstock, théâtre saute-frontières

Elle attaque pêle-mêle Richter, Fassbinder, Schiller ou Büchner. Et lorsqu'elle s'intéresse au sort de la famille en ce début de troisième millénaire, c'est en traduisant vers le français une pièce de l'artiste pop allemand Peter Licht, tirée de *L'Avare* de Molière. Comme les deux hémisphères du cœur et du cerveau, l'identité théâtrale de Catherine Umbdenstock est bicéphale, forgée de part et d'autre du Rhin. Études théâtrales à Strasbourg puis à l'École supérieure d'Art dramatique Ernst Busch à Berlin. Pas question de choisir, elle se coltine le choc de deux cultures, louant le confort des grandes maisons allemandes et la rapidité avec laquelle il est possible d'y parvenir. C'est pourtant bien en Alsace qu'elle fonde son ensemble artistique Épik Hotel – franco-allemand, bien entendu – dont la prochaine création, le *Don Karlos* de Schiller, voyagera l'an prochain de Strasbourg à La Commune d'Aubervilliers où cette jeune trentenaire est artiste associée depuis un an et demi. Metteuse en scène nous la retrouvons d'assistantats prestigieux auprès d'Ostermeier à la Schaubühne (Berlin) ou encore de Luk Perceval au Theater (Hambourg). Catherine aime que ses comédiens tentent de prendre le pouvoir et la poussent dans leurs retranchements, questionnant choix dramaturgiques et scénographiques. Jamais son souci esthétique (pour le moins fort) n'a pris le dessus sur ses personnages, l'humain – ses grands troubles existentiels face à l'ordre du monde et ses petites misères – étant toujours au centre de ses pièces. / THOMAS FLAGEL /

2016 AUTOMNE 2016 • théâtre(s) •

Don Karlos d'après Friedrich Schiller, mis en scène par Catherine Umbdenstock, artiste associée au Centre Dramatique National La Commune Aubervilliers

Don Karlos d'après **Friedrich Schiller**, mis en scène par **Catherine Umbdenstock**,
artiste associée au Centre Dramatique National La Commune Aubervilliers

Don Karlos est la quatrième pièce du dramaturge allemand Friedrich Schiller (1759-1805),
auteur de pièces célèbres – entre autres – *Brigands* et *Intrigue et Amour*.

Écrit entre 1783 et 1787, le drame de *Don Carlos* jette Schiller dans des dispositions
d'esprit plus lyriques que dramatiques. « *Au milieu de cet air frais du matin, écrivait-il à
un de ses amis, je pense à vous et à mon Don Carlos. Mon âme contemple la nature dans
un miroir brillant et sans nuages, et il me semble que mes pensées sont vraies.* » (X.
Marnier, traducteur de l'œuvre de Schiller en 1848)

Don Carlos est d'abord conçu tel « *un drame de famille dans une maison princière* » dont
le protagoniste est le fils de Philippe II, l'Infant d'Espagne au titre éponyme.

Le premier acte est écrit en prose avant que Schiller ne reprenne la pièce en vers,
accentuant la présence du marquis de Posa, un combattant idéaliste et libertaire.

Ainsi, brillent dans cette pièce politique deux figures de héros dans un déchirement entre
l'aspiration au bonheur privé et l'engagement désiré pour une noble cause.

L'histoire se noue à la cour d'Espagne, d'abord à Aranjuez en 1568 – lieu de villégiature –,
au moment où Carlos se confie à son ami d'enfance Posa, de retour des Pays-Bas en
révolte. L'infant lui apprend son amour réciproque pour sa belle-mère, Elisabeth de Valois,
que lui a ravi sans ambages son propre père Philippe II.

La cour est de retour à Madrid, Carlos demande à son père de diriger l'armée des
Flandres : or, c'est le duc d'Albe, répressif et violent, qui gagne la confiance royale. Et
l'infant reçoit une lettre qu'il croit de la reine aimée : elle provient d'une dame de
compagnie, la princesse Eboli, qu'il éconduit, ce dont la dame se vengera, aidée du duc
d'Albe et de Domingo, confesseur du roi, qui redoutent tous deux l'héritier royal.

Au fait de ces intrigues pourtant, le monarque prend pour conseiller Posa qui lui intime de
« mettre fin aux massacres dans le Brabant » et d'« accorder à ses sujets la liberté de
penser » (Jean-Louis-Besson) : chose impossible pour le roi qui conseille à Posa de fuir
son inquisition, en le chargeant d'élucider l'amour de la reine.

Posa en profite pour rallier Carlos à la cause des Pays-Bas, jouant de l'art de la
machination entre fidélité royale et amitié pour l'infant. Il est finalement tué, croyant
libérer son ami qui est remis au grand inquisiteur, le détenteur du pouvoir madrilène.

« *La poésie n'est autre chose qu'une amitié enthousiaste ou un amour platonique pour
une créature de notre imagination. Un grand poète doit être au moins capable d'éprouver
une grande amitié. Nous devons être les amis de nos héros, car nous devons trembler,
agir, pleurer et nous désespérer avec eux. Ainsi je porte Carlos dans mon rêve, j'erre
avec lui à travers la contrée. Il a l'âme de l'Hamlet de Shakespeare, le sang et les nerfs
de Jules de Leisewitz, la vie et l'impulsion de moi.* » (X. Marnier, traducteur de l'œuvre de
Schiller en 1848)

A la fois, claire et efficace, ludique et satirique, sombre et grave, enfantine et grotesque,
se présente la mise en scène colorée de la condamnation de l'absolutisme dans *Don
Karlos*, par la metteuse en scène Catherine Umbdenstock.

Afin que tout despotisme expire, l'éclucidation théâtrale initiale passe par l'exposition des
personnages en rang latéral face au public, un ordonnancement de figures de b.d.
baroques et loufoques dans leur tenue, alors qu'un rideau de plastique blanc cassé, bêche
médiocre, réceptacle ultérieur du sang versé, se tient derrière eux.

Quand le rideau s'ouvre, apparaît une table de conseil et ses chaises – un silence de
cabinet de travail protégé par des portes de palais aux lambris gris. A Jardin, une estrade
comme une petite scène de théâtre dans le théâtre, un espace féminin.

Nathalie Bourg incarne le prêtre Domingo, fourbe et intéressé – tenue féminine de bureau
– ; Charlotte Krenz en Princesse d'Eboli pourrait rappeler la dégaline déjantée d'Olive,
femme de Popeye. Claire Rappin en Elisabeth de Valois, reine d'Espagne sourit
gracieusement, même si l'inquiétude et l'angoisse traversent son regard.

Clément Clavel joue le Duc d'Alba, chef des armées, un bellâtre ambitieux.

Adrien Serre, à la fois courtisane, page ou Grand inquisiteur, s'amuse comme un fou.

Philippe II, Roi d'Espagne, qu'interprète avec panache et brio Christophe Brault – bel
entêtement et posture supérieure – traduit précisément cette volonté de comprendre qui
est annihilée par le despote lui-même, incapable de se remettre en question.

Le roi n'évoque nulle dimension comique ou ironique : il reste l'absolutiste actif.

Karlos et Posa magnifient les deux figures éclairées du drame, l'incarnation approximative
de l'idéal des Lumières. Le premier, prince héritier, est porté par Lucas Partenski, héros
romantique et soucieux, à la manière de Hamlet. Le second, chevalier et marquis, est
assumé par Chloé Catrin, chaperon rouge à la tenue sexy.

Contre tous les despotismes, la sagesse des générations suivantes est requise, et le
spectacle réussi correspond à la compréhension amusée de l'enfermement politique.

Véronique Hotte

Le Monde
Vendredi 30 mai 2014

Molière contre l'apathie des trentenaires

A Dijon, au festival Théâtre en mai, une adaptation rageuse de « L'Avare »

Théâtre

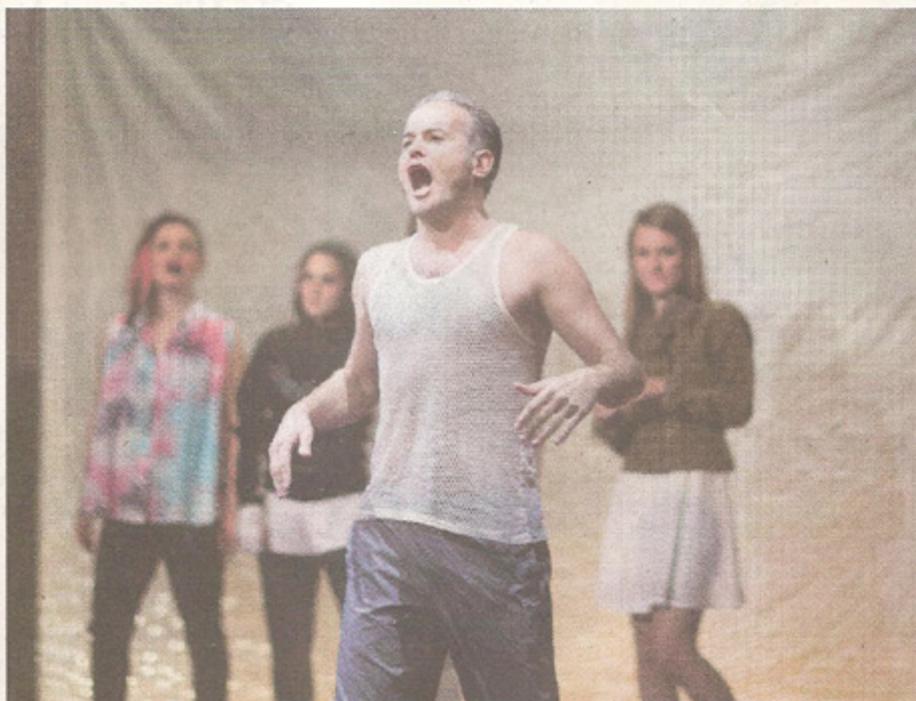
Dijon
Envoyée spéciale

En voilà un qui n'est pas superstitieux. Benoît Lambert, le directeur du Centre dramatique national de Dijon, a invité treize jeunes compagnies à Théâtre en mai, le festival qui se tient jusqu'au 1^{er} juin et fête allègrement ses 25 ans. Quand il a été créé, par François Le Pillouer, ce festival a ouvert une voie, en donnant à des metteurs en scène la possibilité de se faire connaître, et reconnaître par l'institution. Aujourd'hui, on ne compte plus les festivals consacrés à l'émergence, et l'état d'esprit a changé, comme l'explique Benoît Lambert (42 ans) : « *Ma génération a eu une double injonction, politique et esthétique : vous ne ferez pas mieux que nous, nous disaient en substance nos prédécesseurs.* »

Les nouveaux venus, eux, ne s'encomrent pas : « *Fuck le vieux* », pouvait-on lire sur le ventre d'une comédienne, à Dijon, lundi 26 mai. Il faut dire qu'elle jouait dans un spectacle qui valait le déplacement : *L'Avare* : un portrait de famille en ce début de 3^e millénaire.

Cet *Avare* a une double origine : française, avec son auteur historique, Molière, et allemande avec son auteur contemporain, Peter Licht. Comme on s'en doute, Peter Licht est le pseudonyme d'un activiste qui a décidé de vivre masqué, sinon caché. Il ne donne pas d'indications sur sa biographie, vit à Cologne, compose de la musique, dessine et écrit, en privilégiant des thèmes dont témoignent les titres de deux de ses albums, *Chants de la fin du capitalisme*, et *Mélancolie et société*. En 2010, le Théâtre Gorki, qui est le plus vivant de Berlin, actuellement, a présenté sa pièce, *Der Getzige*, soit *L'Avare*, d'après Molière. C'est cette pièce que nous fait découvrir Catherine Umbdenstock, une Alsacienne de 31 ans qui mérite d'être connue.

Après avoir étudié le théâtre en France, Catherine Umbdenstock est allée l'apprendre à Berlin, où elle a suivi les cours de la célèbre école Ernst Busch. Quand elle en est sortie, en 2012, on lui a demandé quel pays elle allait choisir. « *Aucun*, a-t-elle répondu, je veux



Un « *Avare* » contemporain revisité par Peter Licht et mis en scène par Catherine Umbdenstock. V. ARSELET

travailler entre les deux. » Elle a alors fondé une compagnie, Epik Hotel, qui réunit des Allemands et des Français. Dans *L'Avare*, Marianne est jouée par Charlotte Krenz, dont la très légère pointe d'accent donne encore plus de relief au poème d'amour que lui dit Cléante : « *Marianne, tu es la liberté, tu es belle.* » Evidemment, quand Peter Licht s'adresse ainsi à Marianne, ce n'est pas seulement à l'amoureuse de Molière, mais aussi à la figure de la liberté qu'il rend hommage.

Car il en veut, de la liberté, cet auteur-là. Et pas qu'un peu. Il réclame la révolution, et fait la sienne en réécrivant un classique qui lui permet de s'adresser directement à la nouvelle génération : mais que faites-vous donc là, sans bouger, au lieu de tout faire péter ?, leur dit-il, en résumé. Et encore, ce « tout faire péter » est poli. Peter Licht manie l'insulte et le langage grossier avec un appétit rageur.

Il n'est pas tendre avec les trentenaires du XXI^e siècle, dont il dénonce l'apathie. Il les décrit en train de squatter la maison d'Harpagon et de se livrer à des occupations pubertaires, tout en hurlant que ça ne va pas du tout, que l'argent est fait pour circuler, et que

« *le vieux* » doit leur en donner, parce qu'ils veulent « *faire leur vie* ».

Mais « *faire leur vie* », c'est quoi ? Ils ne le savent pas. En revanche, ils savent qu'ils sont jeunes, et que ça ne durera pas. Ils pourraient se révolter, et sans doute en ont-ils envie. Mais ils ne trouvent pas ce qui pourrait fédérer leur révolte. Alors, ils attendent. Régulièrement, Cléante va demander

Catherine Umbdenstock a féminisé « *L'Avare* », en faisant jouer Valère par une comédienne

de l'argent à son père. Il revient à chaque fois en disant qu'il n'en a pas obtenu. Et rien ne change, sinon que, au fil du temps, le petit groupe, qui était soudé, se délite...

Cette vacuité est particulièrement à l'œuvre dans le spectacle de Catherine Umbdenstock, qui a apporté quelques modifications à la pièce de Peter Licht, avec son accord. Elle a ainsi enlevé le personnage d'Harpagon, à qui les jeunes

gens s'adressent sans qu'on le voie, parce qu'« *en rendant invisible Harpagon, on rend notre ennemi invisible. C'est peut-être nous, cet ennemi.* »

Catherine Umbdenstock a également féminisé *L'Avare*, en faisant jouer Valère par une comédienne. C'est celle qui porte, écrit sur son ventre, « *Fuck le vieux* ». Comme les autres, elle joue sur une corde raide, dans un spectacle où les réactions du public sont importantes.

Lundi 26 mai, il y avait des scolaires dans la salle. Il fallait introduire un peu de pédagogie, ce qui n'était pas gagné, ni sur le fond ni sur la forme, qui réinvente, sans le savoir, l'esthétique décomplexée des années 1970. Du coup, il y eut un certain nombre de moments creux, pendant lesquels on se demandait à quoi tout cela pouvait bien mener. On l'a su quand on eut quitté la salle : un sentiment nous poursuivait, il aurait pu s'appeler « *Mélancolie et société* ». ■

BRIGITTE SALINO

Théâtre en mai, dans divers lieux de Dijon. Billetterie : parvis Saint-Jean, rue Danton. Tél. : 03-80-30-12-12. Jusqu'au 1^{er} juin. tdb-cdn.com